

Charleville, (13) mai 1871.

Cher Monsieur!

Vous revoilà professeur. On se doit à la Société, m'avez-vous dit; vous faites partie des corps enseignants : vous roulez dans la bonne ornière. — Moi aussi, je suis le principe : je me fais cyniquement *entretenir*; je déterre d'anciens imbéciles de collège : tout ce que je puis inventer de bête, de sale, de mauvais, en action et en paroles, je le leur livre : on me paie en bocks et en filles<sup>2</sup>. *Stat mater dolorosa, dum pendet filius*<sup>3</sup>. — Je me dois à la Société, c'est juste, — et j'ai raison. — Vous aussi, vous avez raison, pour aujourd'hui. Au fond, vous ne voyez en votre principe que poésie subjective : votre obstination à regagner le râtelier universitaire — pardon! — le prouve. Mais vous finirez toujours comme un satisfait qui n'a rien fait, n'ayant rien voulu faire. Sans compter que votre poésie subjective sera toujours horriblement fadasse. Un jour, j'espère, — bien d'autres espèrent la même chose, — je verrai dans votre principe la poésie objective<sup>4</sup>, je la verrai plus sincèrement que vous ne le feriez! — Je serai un travailleur : c'est l'idée qui me retient quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris, — où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris! Travailler maintenant, jamais, jamais; je suis en grève. [13]

Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi? Je veux être poète, et je travaille à me rendre *voyant*<sup>5</sup> : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à

l'inconnu par le dérèglement de *tous les sens*. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : Je pense. On devrait dire : On me pense. Pardon du jeu de mots<sup>6</sup>.

Je est un autre<sup>7</sup>. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait!

Vous n'êtes pas *enseignant* pour moi. Je vous donne ceci : est-ce de la satire, comme vous diriez? Est-ce de la poésie? C'est de la fantaisie, toujours. — Mais je vous en supplie, ne soulignez ni du crayon, ni trop de la pensée :

## LE CŒUR SUPPLIÉ

Mon triste cœur bave à la poupe...  
etc. . . . .

Ça ne veut pas rien dire<sup>8</sup>.

RÉPONDEZ-MOI : chez M. Deverrière, pour A. R.  
Bonjour de cœur,

ARTH. RIMBAUD.

A PAUL DEMENY<sup>a1</sup>

à Douai.

Charleville, 15 mai 1871.

J'ai résolu de vous donner une heure de littérature nouvelle. Je commence de suite par un psaume d'actualité :

## CHOIX DE LETTRES

345

CHANT DE GUERRE PARISIEN<sup>a</sup>

Le Printemps est évident, car...  
etc. . . . .

A. RIMBAUD.

— Voici de la prose sur l'avenir de la poésie : —  
Toute poésie antique aboutit à la poésie grecque, Vie harmonieuse. — De la Grèce au mouvement romantique, — moyen-âge, — il y a des lettrés, des versificateurs. D'Ennius à Théroldus, de Théroldus à Casimir Delavigne, tout est prose rimée, un jeu, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes : Racine est le pur, le fort, le grand<sup>2</sup>. — On eût soufflé sur ses rimes, brouillé ses hémistiches, que le Divin Sot serait aujourd'hui aussi ignoré que le premier venu auteur d'*Origines*<sup>3</sup>. — Après Racine, le jeu moisit. Il a duré deux mille ans!

Ni plaisanterie, ni paradoxe. La raison m'inspire plus de certitudes sur le sujet que n'aurait jamais eu de colères un Jeune-France<sup>4</sup>. Du reste, libre aux *nouveaux* d'exéquer les ancêtres : on est chez soi et l'on a le temps. — On n'a jamais bien jugé le romantisme. Qui l'aurait jugé? Les critiques!! Les romantiques? qui prouvent si bien que la chanson est si peu souvent l'œuvre, c'est-à-dire la pensée chantée *et comprise* du chanteur?

Car Je est un autre<sup>5</sup>. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ont accumulé les produits de leur intelligence borgeuse, en s'en élançant les auteurs!



## LE BATEAU IVRE<sup>1</sup>

COMME je descendais des Fleuves impassibles,  
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :  
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,  
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs<sup>2</sup>.

J'étais insoucieux de tous les équipages<sup>3</sup>,  
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.  
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,  
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,  
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'en-  
[fants<sup>4</sup>,  
Je courus! Et les Péninsules démarrées<sup>5</sup>  
N'ont pas subi tohu-bohu plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.  
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots  
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes<sup>6</sup>,  
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots!

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres,  
L'eau verte pénétra ma coque de sapin  
Et des taches de vins bleus et des vomissures  
Me lava, dispersant gouvernail et grappin<sup>7</sup>.

130

### POÉSIES

Glaciers, soleils d'argent, flots nacres<sup>22</sup>, cieus de  
Échouages hideux au fond des golfes bruns [braises!  
Où les serpents géants dévorés des punaises  
Choient, des arbres tordus, avec de noirs parfums<sup>23</sup>!

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades  
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants<sup>24</sup>.  
— Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades<sup>25</sup>  
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,  
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux  
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses  
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux... [jaunes

Presque île<sup>26</sup>, ballottant sur mes bords les querelles  
Et les fientes d'oiseaux clabaudes<sup>27</sup> aux yeux blonds.  
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frères<sup>28</sup>  
Des noyés descendaient dormir, à reculons!

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses<sup>29</sup>,  
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau<sup>30</sup>,  
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses<sup>31</sup>  
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,  
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur<sup>32</sup>  
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,  
Des lichens de soleil et des morves d'azur<sup>33</sup>;

Qui courais, taché de lunules électriques<sup>34</sup>,  
Planche folle, escorté des hippocampes noirs<sup>35</sup>,  
Quand les juillots faisaient crouler à coups de triques  
Les cieus ultramarins aux ardents entonniers<sup>36</sup>;

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues  
Le rut des Béhémots<sup>37</sup> et les Maelstroms épais,

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème  
De la Mer, infusé d'astres<sup>8</sup>, et lactescent<sup>9</sup>,  
Dévorant les azurs verts<sup>10</sup>; où, flottaison blême  
Et ravie, un noyé pensif parfois descend<sup>11</sup>;

Où, teignant tout à coup les bleuités<sup>12</sup>, délirés  
Et rythmes lents sous les rutilements du jour,  
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres,  
Fermentent les rousseurs amères de l'amour<sup>13</sup>!

Je sais les cieus crevant en éclairs, et les trombes  
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,  
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes<sup>14</sup>,  
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir<sup>15</sup>!

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques.  
Illuminant de longs figements violets<sup>16</sup>,  
Pareils à des acteurs de drames très antiques  
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets!

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,  
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,  
La circulation des sèves inouïes,  
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs<sup>17</sup>!

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries  
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,  
Sans songer que les pieds lumineux des Maries  
Pussent forcer le muflle aux Océans poussifs<sup>18</sup>!

J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides  
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux  
D'hommes<sup>19</sup>! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides  
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux<sup>20</sup>!

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses  
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan<sup>21</sup>!  
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,  
Et les lointains vers les gouffres cataractant!

## LE BATEAU IVRE

131

Fileur éternel des immobilités bleues,  
Je regrette l'Europe aux anciens parapets!

J'ai vu des archipels sidéraux<sup>38</sup>! et des îles  
Dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur :  
— Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,  
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur<sup>39</sup>?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré! Les Aubes sont navrantés.  
Toute lune est atroce et tout soleil amer :  
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.  
O que ma quille éclate! O que j'aille à la mer<sup>40</sup>!

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache<sup>41</sup>  
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé  
Un enfant accroupi plein de tristesses, lâche  
Un bateau frêle comme un papillon de mai<sup>42</sup>.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,  
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons<sup>43</sup>,  
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes<sup>44</sup>,  
Ni nager sous les yeux horribles des pontons<sup>45</sup>.



« de mon sang... Maldoror passait avec son  
« bouledogue; il voit une jeune fille qui dort  
« à l'ombre d'un platane, il la prit d'abord

« pour une rose. On ne peut dire qui s'éleva le  
« plus tôt dans son esprit, ou la vue de cette  
« enfant, ou la résolution qui en fut la suite.  
« Il se déshabille rapidement, comme un  
« homme qui sait ce qu'il va faire. Nu comme  
« une pierre, il s'est jeté sur le corps de la  
« jeune fille, et lui a levé la robe pour com-  
« mettre un attentat à la pudeur... à la clarté  
« du soleil! Il ne se gênera pas, allez!... N'in-  
« sistons pas sur cette action impure. L'esprit  
« mécontent, il se rhabille avec précipitation,  
« jette un regard de prudence sur la route  
« poudreuse, où personne ne chemine, et or-  
« donne au bouledogue d'étrangler avec le  
« mouvement de ses mâchoires, la jeune fille  
« ensanglantée. Il indique au chien de la mon-  
« tagné la place où respire et hurle la victime  
« souffrante, et se retire à l'écart, pour ne pas  
« être témoin de la rentrée des dents pointues  
« dans les veines roses. L'accomplissement de  
« cet ordre put paraître sévère au bouledogue.  
« Il crut qu'on lui demanda ce qui avait été  
« déjà fait, et se contenta, ce loup, au muflle  
« monstrueux, de violer à son tour la virginité  
« de cette enfant délicate. De son ventre dé-  
« chiré, le sang coule de nouveau le long de  
« ses jambes, à travers la prairie. Ses gémisse-  
« ments se joignent aux pleurs de l'animal.  
« La jeune fille lui présente la croix d'or qui  
« ornait son cou, afin qu'il l'épargne; elle  
« n'avait pas osé la présenter aux yeux farouches

« de celui qui, d'abord, avait eu la pensée de  
« profiter de la faiblesse de son âge. Mais le  
« chien n'ignorait pas que, s'il désobéissait à  
« son maître, un couteau lancé de dessous une  
« manche, ouvrirait brusquement ses entrailles,  
« sans crier gare. Maldoror (comme ce nom  
« répugne à prononcer!) entendait les agonies  
« de la douleur, et s'étonnait que la victime  
« eût la vie si dure, pour ne pas être encore  
« morte. Il s'approche de l'autel sacrificatoire,  
« et voit la conduite de son bouledogue, livré à  
« de bas penchants, et qui élevait sa tête au-  
« dessus de la jeune fille, comme un naufragé  
« élève la sienne, au-dessus des vagues en cour-  
« roux. Il lui donne un coup de pied et lui  
« fend un œil. Le bouledogue, en colère, s'en-  
« fuit dans la campagne, entraînant après lui,  
« pendant un espace de route qui est toujours  
« trop long, pour si court qu'il fût, le corps  
« de la jeune fille suspendue, qui n'a été dé-  
« gagé que grâce aux mouvements saccadés de  
« la fuite; mais, il craint d'attaquer son maître,  
« qui ne le reverra plus. Celui-ci tire de sa poche  
« un canif américain, composé de dix à douze  
« lames qui servent à divers usages. Il ouvre  
« les pattes anguleuses de cette hydre d'acier;  
« et, muni d'un pareil scalpel, voyant que le  
« gazon n'avait pas encore disparu sous la cou-  
« leur de tant de sang versé, s'apprête, sans  
« pâlir, à fouiller courageusement le vagin de  
« la malheureuse enfant. De ce trou élargi, il

« retire successivement les organes intérieurs;  
« les boyaux, les poumons, le foie et enfin le  
« cœur lui-même sont arrachés de leurs fon-  
« dements et entraînés à la lumière du jour,  
« par l'ouverture épouvantable. Le sacrifica-  
« teur s'aperçoit que la jeune fille, poulet vidé,  
« est morte depuis longtemps; il cesse la per-  
« sévérance croissante de ses ravages, et laisse  
« le cadavre redormir à l'ombre du platane.  
« On ramassa le canif, abandonné à quelques  
« pas. Un berger, témoin du crime, dont on  
« n'avait pas découvert l'auteur, ne le raconta  
« que longtemps après, quand il se fut assuré  
« que le criminel avait gagné en sûreté les  
« frontières, et qu'il n'avait plus à redouter la  
« vengeance certaine proférée contre lui, en  
« cas de révélation. Je plains l'insensé qui  
« avait commis ce forfait, que le législateur  
« n'avait pas prévu, et qui n'avait pas eu de  
« précédents. Je le plains, parce qu'il est  
« probable qu'il n'avait pas gardé l'usage de  
« la raison, quand il mania le poignard à la  
« lame quatre fois triple, labourant de fond  
« en comble, les parois des viscères. Je le plai-  
« gnis, parce que, s'il n'était pas fou, sa conduite  
« honteuse devait couvrir une haine bien grande  
« contre ses semblables, pour s'acharner ainsi  
« sur les chairs et les artères d'un enfant  
« inoffensif, qui fut ma fille. J'assistai à l'en-  
« terrement de ces décombres humains, avec  
« une réclamation muette; et chaque jour je

« viens prier sur une tombe. » A la fin de cette  
« lecture, l'inconnu ne peut plus garder ses forces,  
« et s'évanouit. Il reprend ses sens, et brûle le  
« manuscrit. Il avait oublié ce souvenir de sa  
« jeunesse (l'habitude émousse la mémoire); et  
« après vingt ans d'absence, il revénait dans ce  
« pays fatal. Il n'achètera pas de bouledogue!... Il  
« ne conversera pas avec les bergers!... Il n'ira  
« pas dormir à l'ombre des platanes!... Les enfants  
« la poursuivent à coups de pierre, comme si  
« c'était un merle.

29-00

— Tremdall a touché la main pour la dernière  
« fois, à celui qui s'absente volontairement, tou-  
« jours fuyant devant lui, toujours l'image de  
« l'homme le poursuivant. Le juif errant se dit  
« que, si le sceptre de la terre appartenait à la  
« race des crocodiles, il ne fuirait pas ainsi. Trem-  
« dall, debout sur la vallée, a mis une main  
« devant ses yeux, pour concentrer les rayons  
« solaires, et rendre sa vue plus perçante, tandis  
« que l'autre palpe le sein de l'espace, avec le  
« bras horizontal et immobile. Penché en avant,  
« statue de l'amitié, il regarde avec des yeux  
« mystérieux comme la mer, grimper, sur la pente  
« de la côte, les guêtres du voyageur, aidé de  
« son bâton ferré. La terre semble manquer à  
« ses pieds, et quand même il la voit, il



192 LES CHANTS DE MALDOROR

« Il est lointain, je vois sa silhouette cheminer  
 « sur un étroit sentier. Où s'en va-t-il, de ce  
 « pas pesant? Il ne le sait lui-même... Cepen-  
 « dant, je suis persuadé que je ne dors pas :  
 « de Maldoror? Comme il est grand, le dragon...  
 « plus qu'un chénel! On dirait que ses ailes  
 « blanchâtres, nouées par de fortes attaches,  
 « ont des nerfs d'acier, tant elles tendent l'air  
 « avec aisance. Son corps commence par un  
 « buste de tigre, et se termine par une longue  
 « queue de serpent. Je n'étais pas habitué  
 « à voir ces choses. Qu'a-t-il donc sur le front?  
 « J'y vois écrit, dans une langue symbolique,  
 « un mot que je ne puis déchiffrer. D'un der-  
 « nier coup d'aile, il s'est transporté auprès  
 « de celui dont je connais le timbre de voix.  
 « Il lui a dit : « Je t'attendais, et toi aussi.  
 « L'heure est arrivée; me voilà. Lis, sur mon  
 « front, mon nom écrit en signes hiérogly-  
 « phiques. » Mais lui, à peine a-t-il vu venir  
 « l'ennemi, s'est changé en aigle immense, et  
 « se précipite au combat en faisant claquer  
 « de contentement son bec recourbé, voulant  
 « dire par là qu'il se charge, à lui seul, de  
 « manger la partie postérieure du dragon. Les  
 « voilà qui tracent des cercles dont la concen-  
 « tricité diminue, espionnant leurs moyens ré-  
 « ciproques, avant de combattre; ils font bien.  
 « Le dragon me paraît plus fort; je voudrais

191 LES CHANTS DE MALDOROR

« sionné par les chances malencontreuses de  
 « cette lutte mémorable, il est prudent. Il s'est  
 « assis solidement, dans une position inébran-  
 « table, sur l'aile restante, sur ses deux cuisses,  
 « et sur sa queue, qui lui servait auparavant  
 « de gouvernail. Il défile des efforts plus extra-  
 « ordinaires que ceux qu'on lui a opposés jus-  
 « qu'ici. Tantôt, il tourne aussi vite que le  
 « tigre, et n'a pas l'air de se fatiguer; tantôt,  
 « il se couche sur le dos, avec ses deux fortes  
 « pattes en l'air, et, avec sang-froid, regarde  
 « ironiquement son adversaire. Il faudra, à bout  
 « de compte, que je sache qui sera le vain-  
 « queur. Le combat ne peut pas s'éterniser. Je  
 « songe aux conséquences qu'il en résultera!  
 « L'aigle est terrible, et fait des sauts énormes  
 « qui ébranlent la terre, comme s'il allait  
 « prendre son vol; cependant, il sait que cela  
 « lui est impossible. Le dragon ne s'y lie pas;  
 « il croit qu'à chaque instant l'aigle va l'atta-  
 « quer par le côté où il manque d'œil. Mal-  
 « heureux que je suis! C'est ce qui arrive.  
 « Comment le dragon s'est laissé prendre à la  
 « poitrine? Il a beau user de la ruse et de la  
 « force; je m'aperçois que l'aigle, collé à lui  
 « par tous ses membres, comme une sangsue,  
 « enfonce de plus en plus son bec, malgré de  
 « nouvelles blessures qu'il reçoit, jusqu'à la  
 « racine du cou, dans le ventre du dragon. On  
 « ne lui voit que le corps. Il paraît être à l'aise;  
 « il ne se presse pas d'en sortir. Il cherche sans

193 CHANT TROISIÈME

« qu'il remportât la victoire sur l'aigle. Je vais  
 « éprouver de grandes émotions, à ce spectacle.  
 « Où une partie de mon être est engagée. Puis,  
 « est nécessaire, car, il est de l'intérêt de l'aigle  
 « qu'il soit vaincu. Qu'attendent-ils pour s'atta-  
 « quer? Je suis dans des trances mortelles.  
 « Voyons, dragon, commence, toi, le premier.  
 « L'attaque. Tu viens de lui donner un coup  
 « de griffe sec; ce n'est pas trop mal. Je t'assure  
 « que l'aigle l'aura senti; le vent emporte la  
 « beauté de ses plumes, tachées de sang. Ah!  
 « l'aigle l'attrache un œil avec son bec, et, toi,  
 « tu ne lui avais attaché que la peau; il fallait  
 « faire attention à cela. Bravo, prends ta re-  
 « vanche, et casse-lui une aile; il n'y a pas à  
 « dire, tes dents de tigre sont très bonnes. Si  
 « tu pouvais approcher de l'aigle, pendant qu'il  
 « tourne dans l'espace, lancé en bas vers la  
 « campagne! Je le remarque, cet aigle; il inspire  
 « de la retenue, même quand il tombe. Il est  
 « par terre, il ne pourra pas se relever. L'aspect  
 « de toutes ces blessures béantes m'enivre. Voie  
 « à fleur de terre autour de lui, et avec les  
 « coups de ta queue écaillée de serpent, enfonce-  
 « le; si tu peux. Courage, beau dragon; enfonce-  
 « lui tes griffes vigoureuses, et que le sang se  
 « mêle au sang, pour former des ruisseaux ou  
 « il n'y ait pas d'eau. C'est facile à dire, mais  
 « non à faire. L'aigle vient de combiner un  
 « nouveau plan stratégique de défense, occa-

194 LES CHANTS DE MALDOROR

« tout? Que ta destinée perverse s'accomplisse!  
 « situant, comme un somnambule, au-dessus d'un  
 « Ou portes-tu tes sandales? Où t'en vas-tu, hé-  
 « son feuillage rouffu, il est mandit et il mandit  
 « lui, terre excellente, cet homme qui s'enfuit sur  
 « dans le lointain, et moi, juge, toi-même, si je  
 « souffre! Mais tu me fais peur. Voyez, voyez,  
 « se faire sentir en moi. Juge, toi-même, si je  
 « que tu as porté au dragon n'a pas manqué de  
 « dire, biaisé sur la souffrance, le dernier coup  
 « n'ère du mal! Malgré que je sois, pour ainsi  
 « mais, tu rentres, à pas délibérés, dans la car-  
 « nourrit de la substance la plus pure! Désor-  
 « vaincu l'Esprit! Désormais, le désespoir se  
 « as été vainqueur! Ainsi donc, Maldoror, tu es  
 « cadavre du dragon. Ainsi donc, Maldoror, tu es  
 « forme d'aigle, pendant que tu t'éloignes du  
 « règles de la raison, en te dépouillant de la  
 « au moins, dire la vérité... Tu agis d'après les  
 « difficile, n'importe, tu l'as remportée : il faut,  
 « dans d'effroyables agonies. La victoire a été  
 « serrer le bec, à côté du dragon, qui meurt  
 « empalimé; et que tu chancelles, sans des-  
 « que tu peux à peine te soutenir sur tes pattes  
 « cœur palpitant, tu es si couvert de blessures.  
 « Quoique tu tiennes dans ton bec nerveux un  
 « Tu es plus rouge qu'une mare de sang!  
 « cette caverne. Aigle, comme tu es horrible!  
 « réveillent les forêts. Voilà l'aigle, qui sort de  
 « la tête de tigre, pousse des beuglements qui  
 « doute quelque chose, tandis que le dragon, à

« Maldoror, adieu! Adieu! jusqu'à l'éternité, ou  
 « nous ne nous retrouverons pas ensemble! »